



Un mélange détonnant

Albert Cohen. «Le grandiose et le dérisoire», c'est ce qui caractérise l'œuvre du grand romancier genevois, selon Alain Schaffner qui lui consacre un essai.

GHANIA ADAMO

d

Décembre 1977, Bernard Pivot fait le voyage à Genève pour son émission *Apostrophes*. L'édition de ce jour-là est spéciale, entièrement consacrée à Albert Cohen. Le romancier reçoit Pivot dans son appartement avenue Krieg. Il a 82 ans. Sa jeunesse se vit dans ses yeux; son intelligence dans sa pensée, sublimée par un verbe châtié; sa simplicité dans sa tenue: une robe de chambre rouge garnie d'une pochette blanche. Tout est contraste chez lui. Tout est contraste dans ses écrits auxquels le Français Alain Schaffner consacre aujourd'hui un essai publié chez Zoé sous le titre *Albert Cohen, le grandiose et le dérisoire*.

Alain Schaffner commence son livre en rappelant que Pivot donnait alors aux téléspectateurs l'envie de découvrir Cohen, «un vieil homme vif et malicieux, auteur d'une œuvre magistrale», mais auteur «à la fois consacré et mal connu», qui a été, comme cet autre Genevois Jean-Jacques Rousseau, «annexé à la littérature française».

De la part de Pivot, le choix de Genève n'est donc pas anodin. Il remet les choses et les êtres à leur place. D'abord Cohen lui-même, ensuite son œuvre, tous deux profondément liés à cette ville du bout du lac. Le romancier y débarque en 1914. Derrière lui, Marseille où il a fait ses études scolaires; où il a connu Marcel Pagnol avec lequel il gardera des liens amicaux; où il est malmené un jour dans la rue par un camelot qui le traite de «youpin». Il a dix ans.

A cet incident qui le marque, Albert Cohen «fait remonter la prise de conscience de son appartenance au peuple juif et sa vocation d'écrivain», note Alain Schaffner. L'insulte est un coup de semonce. Le romancier raconte cette histoire dans *Ô vous, frères humains*, un de ses récits autobiographiques qui, avec *Le Livre de ma mère* et *Carnets 1978*, éclaire la vie contrastée d'un homme oriental et occidental, affectueux et dur, croyant et athée, entièrement tendu vers sa judéité, riche et handicapante: «Dieu, ça me rappelle quelque

chose, j'ai eu quelques déconvenues de ce côté-là. Enfin, quand il sera libre, il n'aura qu'à me faire signe.»

Solal, le double

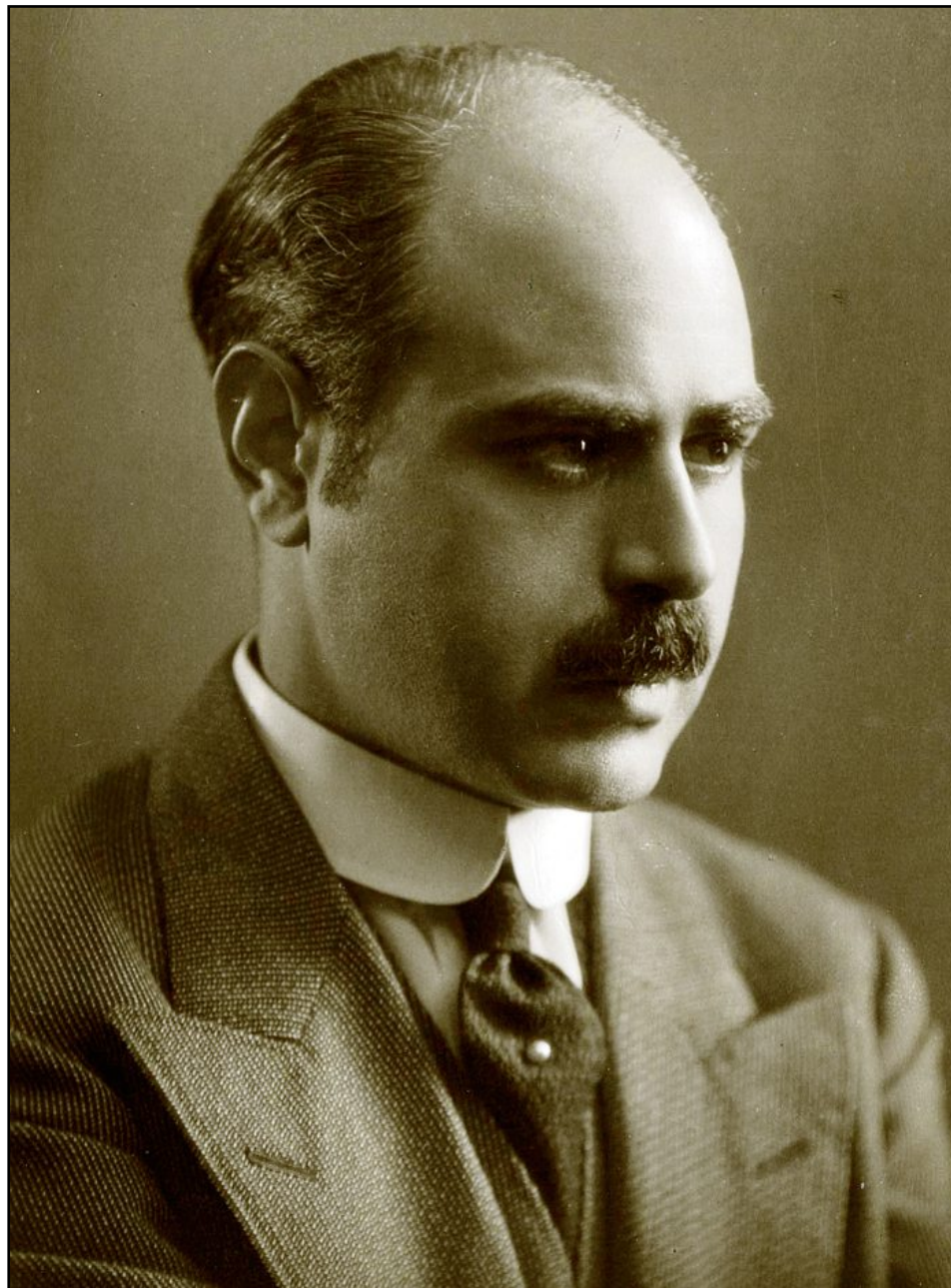
Né à Corfou dans une famille de fabricants de savon, Albert et ses parents abandonnent l'île, en 1900, à la suite de tensions antisémites. A Marseille où ils se réfugient, le père ouvre un commerce d'œufs et d'huiles. La mère couve son fils qu'elle adore et reste désemparée lorsqu'il quitte la maison. «A dix-huit ans [...], j'allai à Genève où je m'inscrivis à l'Université et où des nymphes me furent bienveillantes», raconte l'écrivain dans *Le Livre de ma mère*. A Genève, il suit des études de droit et devient Suisse en 1919. Les bien nom-

mées «nymphes» ont fait du bon boulot. Plus tard, elles inspirent son grand œuvre: *Solal, Mangeclous, Belle du Seigneur* et *Les Valeureux*, dont une bonne partie se passe à Genève. Un imposant et haletant cycle romanesque qui oscille entre le grandiose et le dérisoire.

Son héros? Solal, amoureux de la belle Ariane, conquérant et distant, lyrique et cynique, le double de l'auteur, dit-on, comme lui fonctionnaire international. Le romancier a travaillé au BIT, à Genève. Le côté dérisoire de ce pouvoir solennel, il le connaît bien. Son œuvre en garde les traces. *Belle du Seigneur*, notamment. Chez Cohen, «la satire du monde occidental s'exerce [...] à travers ce qu'il considère comme l'une de ses

institutions emblématiques, la SDN (Société des Nations, ndlr), caractérisée [...] par sa totale inefficacité dans l'entre-deux-guerres», explique Schaffner. Mais la satire s'épanouit aussi dans *Mangeclous* dont Moshé Mizrahi tira un film, peu réussi, en 1988. *Mangeclous*, «le bey des menteurs», c'est l'opposé de Solal. Triomphateur pathétique, butant sans cesse sur son ambition, il rappelle combien la victoire est précaire. L'œuvre de Cohen est construite sur des antithèses. Elle jette un trouble. C'est sa force. C'est la force aussi de cet essai qui en fait briller les contraires. I

> **Alain Schaffner**, *Albert Cohen, le grandiose et le dérisoire*, Editions Zoé, 202 pp.



Albert Cohen au mois d'août 1918. © IRÈNE BERTRAND, FONDATION MÉMOIRE ALBERT COHEN

GAËLLE OBIÉGLY

A la rencontre de mon prochain

DANIEL FATTORE

Mon prochain, toujours semblable, toujours différent. *Mon prochain*, c'est le titre de la dernière œuvre de fiction de l'écrivaine française Gaëlle Obiégly. Oscillant entre le roman et le vrai-faux reportage qui donne à voir tout sauf ce qu'il faudrait, cet ouvrage est aussi une galerie de portraits fugaces ou appuyés de nos semblables: les vôtres, les miens, ceux de la narratrice.

Echouant à réaliser les reportages que lui commande un journal, la narratrice, personnalité en roue libre, relate une vie plus enrichissante que celle qui pourrait être observée par le bout de la lorgnette journalistique. Elle rencontre un Turc qui ne sait pas où se

trouve le Kurdistan, une personne qui lui dévoile les arcanes de la gériatrie appliquée aux animaux de zoo, un policier suisse témoin du décès de Robert Walser.

Plutôt que l'entreprise d'«extrême-occident» dont le patron est un artiste, l'auteur donne à voir la galaxie des portraits de ceux qui nous sont proches, invariablement nommés «Mon Prochain», avec des majuscules, alors que les célébrités nommées çà et là n'y ont pas droit. Epuré, le style se met joliment au service d'une vision personnelle d'un quotidien que tout le monde connaît. I

> **Gaëlle Obiégly**, *Mon prochain*, Editions Verticales, 183 pp.

G.-O. CHÂTEAUREYNAUD

Nouvelles dans les coulisses du conte

ROMAINE BETTEX

Romancier et nouvelliste, Georges-Olivier Châteaureynaud nous fait voyager dans ce recueil à travers huit nouvelles qui nous emmènent dans un univers fantastique parsemé de poésie. Cet écrivain émérite a déjà de nombreuses publications à son actif. Sa carrière est ponctuée par l'écriture de près d'une centaine de nouvelles et d'une dizaine de romans, dont le très remarqué *La Faculté des songes*, Prix Renaudot en 1982, ainsi que, plus récemment, *Le corps de l'autre*.

Les huit nouvelles proposées ici prennent leur origine dans un quotidien trop bien connu de tous, trop morne ou encore trop plat. Mais soudain des événements relevant de l'extraordinaire viennent ébranler l'existence des personnages qui se découvrent différents pour le meilleur comme pour le pire. Tous ces êtres humains évoluent dans des mondes très ordinaires. Cependant leur existence va être bouleversée par quelque chose qui pourrait s'apparenter à l'«alcool du rêve», un doux parfum qui vous enivre. La fin de la belle Loretta dont le jeune Icare tombe amoureux, la brève nuit d'amour des amants sous verre qui en perdront leur jeunesse, ou encore l'aventure d'un jeune vieillard au moment de son étonnante sortie d'opération, nous entraînent dans les coulisses du conte.

Avec la septième nouvelle du recueil, les lecteurs font la rencontre d'un narrateur à son réveil d'opération. «J'étais vivant, me

semblait-il, et anéanti comme de règle au sortir d'une longue anesthésie générale. Ce n'est que plus tard, quand j'eus recouvré des esprits, je dis bien des esprits, pas forcément les miens, qu'une constatation troublante se fit jour en moi. Je ne ressentais qu'indifférence vis-à-vis de ma femme et de mes filles comme de mes parents: chacun était semblable à lui-même et cependant personne n'était conforme.» Ce sont les paroles d'un homme qui n'adhère désormais «plus à rien ni à personne». Le syndrome du bistouri l'aurait-il déconnecté de ce qui lui était cher? Un sentiment quelque peu paradoxal s'empare de lui: alors qu'on vient de lui sauver la vie, il s'interroge finalement quant à sa maladie désormais passée. Sa guérison semblerait ne pas l'avoir rendu plus heureux. Mais pourquoi est-ce ainsi?

Georges-Olivier Châteaureynaud nous embarque dans l'univers du conte au tréfonds de l'onirisme des personnages. Il gagne le pari de nous offrir une vision différente du monde et de notre société à travers ces nouvelles éclairées de fantastique qui n'ont rien d'histoires macabres revêtues de leurs sombres habits. Enfin ce recueil de nouvelles est une très élégante porte d'entrée dans l'univers personnel et poétique de Châteaureynaud, et comme le clame Grasset: «Enfin de bonnes nouvelles!» I

> **Georges-Olivier Châteaureynaud**, *Jeune vieillard assis sur une pierre en bois*, Editions Grasset, 240 pp.

MARTINA CHYBA

Petits soucis du quotidien

NICOLAS MARADAN

La vie de Poppy Maunoir, 42 ans, serait presque normale si elle n'avait pas deux ex-maris collants, un fils qui parle comme une bibliothèque, des parents qui se rejouent la révolution sexuelle, une ado qui juge légitime de songer déjà au mariage et un chat incontinent. Alors non, la vie de Poppy Maunoir n'est pas si normale, finalement. Surtout quand sa grand-mère décide de fuir de sa maison de retraite. Encore auréolée du succès, en 2006, de *2 hommes, 2 femmes, 4 né-*

vroses, Martina Chyba tisse ce quatrième roman, intitulé *Vie en rose et chocolat noir*, comme un conte moderne et décalé. Le tout à grands renforts de formules piquantes à souhait et de références étalées sur trois générations, de Clark Gable à Nicky Minaj, cette « salope du r'n'b quelconque qui fait «ah ah ah» en prenant généralement des poses à côté desquelles les stars du porno font très *Downton Abbey* » (des formules piquantes, qu'on vous disait).

Usant à l'envi de sa réputation de Candace Bushnell (la mère de *Sex and the city*) ou d'Helen Fielding (celle de Bridget Jones) ro-

mande, la journaliste au chapeau, tête couverte et familière des spectateurs de la télévision romande, dresse à Poppy Maunoir un destin d'une palpitante banalité, se nourrissant de chaque détail d'une journée ordinaire pour bâtir une petite aventure. Cela ressemble à une chanson de Vincent Delerm, mais étalée sur 215 pages, de la chick lit intello qui parle de «zizi qui monte» ou de «ragnagnas 3.0». Alors forcément, c'est un peu long sur la fin, comme un album de Delerm, mais plutôt rafraîchissant. I

> **Martina Chyba**, *Vie en rose et chocolat noir*, Ed. Favre, 215 pages



PHOTO RTS

en bref

PRIX LITTÉRAIRES A vos plumes!

Deux prix littéraires lancent un appel aux textes en cette fin d'année, soutenus par les Editions de l'Hébe à Charmey. Le premier est le Prix interrégional jeunes auteurs (PIJA), réservé aux 15-20 ans. Cette année, il invite à la prose, conçue dans son sens large (nouvelle, conte, lettre, prose poétique...), sans contrainte thématique aucune. Le second prix est celui proposé par la commune de Gruyères. Il comprend trois catégories (15-20 ans, 21-60 ans, 61 ans et plus), et s'ouvre cette année au récit ou à la lettre, avec une contrainte de taille à respecter: les textes soumis doivent contenir plusieurs mots dans une liste contenant, entre autres, «chalamala» et «Molésor»... Pour ces deux prix, les textes sont à envoyer avant le 31 mars. A vos plumes! TR > www.pija.ch > **Pour le Prix** littéraire de Gruyères, rens. auprès de l'office du tourisme, ou à e.butty@bluewin.ch.